

CHAPITRE I

De la stabilité au mouvement

Demeurer ; éviter tout changement, qui risquerait de détruire un équilibre miraculeux : c'est le souhait de l'âge classique. Elles sont dangereuses, les curiosités qui sollicitent une âme inquiète ; dangereuses et folles, puisque le voyageur qui court jusqu'au bout du monde ne trouve jamais que ce qu'il apporte : son humaine condition. Et quand il trouverait autre chose, il n'en aurait pas moins émietté son âme. Qu'il la concentre, au contraire, pour l'appliquer aux problèmes éternels, qu'on ne résout pas en se dissipant. Sénèque l'a dit : le premier indice d'un esprit bien réglé est de pouvoir s'arrêter, et demeurer avec soi-même ; et Pascal a découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre.

L'esprit classique, en sa force, aime la stabilité : il voudrait être la stabilité même. Après la Renaissance et la Réforme, grandes aventures, est venue l'époque du recueillement. On a soustrait la politique, la religion, la société, l'art, aux discussions interminables, à la critique insatisfaite ; le pauvre navire humain a trouvé le port : puisse-t-il y rester longtemps, y rester toujours ! L'ordre règne dans la vie : pourquoi tenter, en dehors du système clos qu'on a reconnu pour excellent, des expériences qui remettraient tout en cause ? On a peur de l'espace qui contient les surprises ; et on voudrait, s'il était possible, arrêter le temps. A Versailles, le visiteur a l'impression que les eaux elles-mêmes ne s'écoulent pas ; on les capte, on les force à nouveau, on les relance vers le ciel : comme si on voulait les faire servir éternellement.

Dans la deuxième partie du Don Quichotte, au chapitre XVI, Cervantès met en scène un gentilhomme au manteau vert, que le Chevalier de la Triste Figure rencontre sur sa route. Ce gentilhomme se hâte vers son logis, où il doit retrouver le bonheur avec la sagesse. Il a du bien, sans excès ; il passe sa vie avec sa femme, ses enfants, ses amis ; ses divertissements favoris sont la chasse et la pêche, mais aux équipages, aux faucons, aux lévriers, il préfère un héron apprivoisé, une perdrix familière ; il possède dix douzaines de volumes, qui lui suffisent ; il dîne quelquefois chez ses voisins, et quelquefois les invite chez lui : ses repas sont sans luxe et sans lésine. Il aime une liberté raisonnable, la justice, la concorde ; il donne aux pauvres, en prenant garde de ne pas céder à la vanité ; il tâche de remettre en paix ceux qui sont divisés ; il est dévot à la Vierge, et plein de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu. C'est ainsi qu'il se dépeint lui-même ; et Sancho, tout ému, sautant à bas de son âne, saisit le pied du gentilhomme et se met à l'embrasser. « Que faites-vous là, mon frère ? » — « Laissez-moi baiser votre pied, lui dit

Sancho, car vous me semblez le premier saint à cheval que j'aie vu de ma vie. »

Don Diego de Miranda, l'homme au manteau vert, n'est pas un saint ; il est seulement chargé de préfigurer, en 1615, l'idéal de la sagesse classique. Il ne méprise pas le Chevalier errant, et même il conserve en son âme un certain goût de l'héroïque ; mais il se garde bien de le suivre sur les routes. Il sait que l'existence ne peut rien fournir de plus heureux qu'une harmonie de l'esprit, des sens, et du cœur ; et puisqu'il a trouvé le secret de bien vivre, il le garde ; il l'appliquera jusqu'à son dernier jour.

Mais tout passe ; son secret ne vaudra plus guère pour ceux qui le suivront ; et quand ses petits-fils arriveront à l'âge d'homme, ils trouveront bien démodé le chevalier au manteau vert. Ils dédaigneront cette façon qu'il avait de se contenter ; ils rompent la trêve, l'heureuse trêve qui permettait l'activité dans l'apaisement ; et libérant les impatiences trop longtemps *contenues*, ils s'en iront au loin chercher des doutes. Si, avec le temps, nous voyons le goût du voyage se renforcer et se répandre ; si des explorateurs sortent de leur village, de leur province, de leur pays pour savoir comment vivent et pensent les autres hommes : nous comprendrons à ce premier signe qu'un changement s'opère dans les principes qui dirigeaient la vie. « Si vous êtes curieux, allez voyager ¹... »

Quand Boileau prenait les eaux de Bourbon, il pensait être au bout du monde ; Auteuil lui suffisait. Paris suffisait à Racine ; et tous deux, Racine et Boileau, furent bien gênés, lorsqu'ils durent suivre le Roi dans ses expéditions. Bossuet n'alla jamais à Rome ; ni Fénelon. Molière n'alla jamais revoir la boutique du barbier de Pézenas. Les grands classiques sont stables. Les errants, ce seront Voltaire, Montesquieu, Rousseau ; mais on n'a pas passé des uns aux autres sans un obscur travail.

Le fait est qu'à la fin du XVII^e siècle, et au commencement du XVIII^e, l'humeur des Italiens redevenait voyageuse ; et que les Français étaient mobiles comme du vif argent : à en croire un observateur contemporain, ils aimaient tant la nouveauté qu'ils faisaient de leur mieux pour ne pas conserver longtemps un ami ; qu'ils inventaient tous les jours des modes différentes ; et que, s'ennuyant dans leur pays, ils partaient tantôt pour l'Asie et tantôt pour l'Afrique, afin de changer de lieu et de se divertir ². Les Allemands voyageaient, c'était leur habitude, leur manie ; impossible de les retenir chez eux. « Nous voyageons de père en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais », dit l'Allemand que Saint-Évremond met en scène dans son amusante comédie cosmopolite, *Sir Politick Would-be* ; « si tôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage ; la première chose dont on se fournit, c'est d'un *Itinéraire*, qui enseigne les voies ; la

¹ Trotti de la Chétardie, *Instructions pour un jeune Seigneur, ou l'idée du galant homme*. Paris, 1683, p. 68.

² Giovanni Paolo Marana, *Lettre d'un Sicilien à l'un de ses amis, contenant une agréable critique de Paris et des Français*, 1700 et 1710.

seconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme *Album Amicorum*, et ne manquent pas d'aller visiter les savants de tous les lieux où ils passent, et de leur présenter afin qu'ils y mettent leur nom... » Cet Allemand-là n'épargnait pas sa peine : il lui fallait gravir les montagnes, jusqu'à leur cime ; suivre les rivières de leur source à leur embouchure, en comptant tous les passages et tous les ponts ; étudier les ruines des amphithéâtres et les débris des temples ; voir, en prenant des notes, les églises, les abbayes, les couvents, les places publiques, les hôtels de ville, les aqueducs, les citadelles, les arsenaux ; relever les épitaphes des tombeaux ; n'oublier ni les clochers, ni les carillons, ni les horloges ; et tout abandonner pour courir ailleurs, s'il entendait parler du sacre du Roi de France ou de l'élection de l'Empereur.

Les Anglais voyageaient, c'était le complément de leur éducation ; les jeunes seigneurs fraîchement sortis d'Oxford et de Cambridge, bien pourvus de guinées et flanqués d'un sage précepteur, franchissaient le détroit et entreprenaient le grand tour. On en a vu de toute espèce ; certains se contentaient de connaître le muscat de Frontignan et de Montefiascone, les vins d'Ay, d'Arbois, de Bordeaux, de Xérez, tandis que d'autres, avec conscience, étudiaient tous les cabinets d'histoire naturelle, toutes les collections d'antiquités. A chacun son caractère : « Les Français voyagent ordinairement pour épargner, de sorte qu'ils apportent quelquefois plus de dommage que de profit dans les endroits où ils logent. Les Anglais, au contraire, sortent d'Angleterre avec de bonnes lettres de change, avec un bel équipage et une grande suite, et font de magnifiques dépenses. On compte que, dans la seule ville de Rome, il y a pour l'ordinaire plus de cinquante gentilshommes anglais, et toujours avec des gens à leurs gages, et qu'à tout prendre ils dépensent chacun pour le moins deux mille écus par an ; de sorte que la seule ville de Rome tire tous les ans d'Angleterre plus de trente mille pistoles effectives. » De même à Paris, « où il ne manque jamais de voyageurs anglais. Un marchand anglais me disait l'autre jour qu'il avait fait compter en France à des gentilshommes anglais cent trente mille écus dans l'espace d'un an ; et ce marchand n'est pourtant pas des plus riches banquiers. » C'est Gregorio Leti ¹ qui nous le dit, aventurier et migrateur : Gregorio Leti, qui eut au moins cinq patries, puisqu'il naquit à Milan, se fit calviniste à Genève, panégyriste de Louis XIV à Paris, historien d'Angleterre à Londres, pamphlétaire au service des États en Hollande, où il mourut l'année 1701. Des savants enrichissaient leur science de ville en ville, comme Antonio Conti, Padouan, qui fut en 1713 à Paris, en 1715 à Londres, où il intervint dans la querelle du calcul infinitésimal ; il se rendit à Hanovre pour conférer avec Leibniz, et, en passant par la Hollande, eut soin de rendre visite à Leuwenhoek. Des philosophes voyageaient, et non pas afin d'aller méditer en paix dans un poêle, mais pour voir les curiosités du monde : tels Locke et

¹ Gregorio Leti, *Historia e Memorie sopra la vita di O. Cromvell*. Amsterdam, 1692. Trad. fr., 1694 ; réédition, 1703, p. 46.

Leibniz. Des rois voyageaient ; Christine de Suède meurt à Rome en 1689 ; et le Czar Pierre part pour l'Europe en 1696.

Genre littéraire aux frontières indécises, commode parce qu'on y pouvait tout verser, les dissertations érudites, les catalogues des musées, ou les histoires d'amour, le Voyage triomphait. Il pouvait être une relation pesante, toute chargée de science ; ou bien une étude psychologique ; ou bien un pur roman ; ou bien le tout à la fois. Qui le critiquait, qui le louait : mais les éloges et les critiques, aussi bien, montraient la place importante qu'il avait prise, et comment on ne pouvait plus se passer de lui. Le même goût qui le faisait prospérer favorisait aussi l'industrie des itinéraires et des guides. On n'avait qu'à choisir : *Le Gentilhomme étranger voyageur en France, Il Burattino veridico, ovvero Istruzione generale per chi viaggia, Guida de los caminos para ir por todas las provincias de Espana, Francia, Italia, y Alemania*. Les villes célèbres ont droit à un traitement particulier, *La ville et la république de Venise, Description de la ville de Rome en faveur des étrangers, Guida de Forestieri curiosi di vedere ed intendere le cose le più notabili della regal città di Napoli, Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la Ville de Paris*. Il existe un titre charmant, qu'on ne peut lire sans avoir envie de prendre la poste, sans entrevoir un horizon plein de douces promesses : les Délices. *Les Délices de l'Italie ; Les Délices et Agréments du Danemark et de la Norvège ; Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ; L'État et les Délices de la Suisse*. Et toutes ces Délices, réunies, donnent *Les Merveilles de l'Europe*.

Mais la *Galerie agréable du monde* n'est-elle pas plus séduisante encore ?

L'Europe, en effet, ne cessait plus de travailler à découvrir le monde, et à l'exploiter ; le XVII^e siècle continuait la tâche que le XVI^e lui avait léguée. Dès 1619, un obscur écrivain, P. Bergeron ; dès 1636 Thommaso Campanella, professaient ceci : l'exploration du globe, ayant contredit quelques-unes des données sur lesquelles reposait la philosophie ancienne, doit provoquer une nouvelle conception des choses¹. Cette idée, qui d'abord a cheminé lentement, s'accélère à mesure que les Hollandais non seulement organisent le commerce des Indes orientales, mais décrivent les étrangetés qu'ils y trouvent ; à mesure que les Anglais, non seulement font flotter leur pavillon sur toutes les mers, mais publient la plus copieuse littérature de voyages qui soit au monde ; à mesure que Colbert propose à l'activité des Français les riches colonies et les comptoirs lointains : que de récits en reviendront, « faits par ordre du Roi » ! Le Roi ne se doutait pas que de ces récits eux-mêmes, naîtraient des idées capables d'ébranler les notions les plus chères à sa croyance, et les plus nécessaires au maintien de son autorité.

Ainsi s'augmente une production qui va jusqu'à la démesure, Narrations, Descriptions, Rapports, Recueils, Collections, Bibliothèques, Mélanges curieux ; les gens qui ne bougent pas de chez eux, qui ne connaîtront ni les

¹ Voir, pour l'effet du voyage sur les idées, immédiatement avant l'époque qui nous intéresse, Henri Busson, *La Pensée religieuse française de Charron à Pascal* 1933, p. 284.

grands lacs d'Amérique, ni les jardins de Malabar, ni les pagodes chinoises, restés au coin du feu liront ce que les autres ont raconté. MM. des Missions étrangères, les Capucins, les Franciscains, les Récollets, les Jésuites, racontent la conversion des infidèles ; les captifs de Tunis, d'Alger, ou du Maroc, racontent comment ils ont été persécutés pour leur foi ; les médecins au service des Compagnies racontent leurs observations ; les marins racontent glorieusement leur tour du monde, Dampier, Gemelli Carreri, Wood Rogers. C'est un signe des temps que le départ aventureux de ces protestants réfugiés, qui, le 10 juillet 1690, s'embarquèrent à Amsterdam et quittèrent une Europe ingrate, pour aller chercher sur la route des Indes orientales un Eden où ils recommenceraient la vie. Mais ils ne l'ont pas trouvé.

Les consciences s'émeuvent devant un tel apport ; et, vers la fin du siècle, on les saisit en plein travail. Sir William Temple s'est retiré du tracas des affaires politiques ; il n'a plus d'autre soin que celui de cultiver ses beaux jardins de Moor Park, et son esprit. Nous pouvons le suivre dans sa méditation. Que de contrées, jadis ignorées, ou considérées comme barbares, nous sont à présent connues, grâce aux relations des marchands, des marins, et des voyageurs ! Or, dans ces pays nouvellement entrés dans notre horizon et qui forment aujourd'hui la matière des conversations savantes, se sont produites des découvertes non moins fécondes, se sont accomplies des actions non moins remarquables, que celles qui alimentaient traditionnellement notre esprit. Ce n'est pas seulement leur étendue, leur terroir, leur climat, leurs productions qui appellent l'intérêt : mais leurs lois, leurs coutumes, la constitution de leurs États, de leurs Empires... Aussi William Temple étudie-t-il la politique et la morale de la Chine, du Pérou, de la Tartarie, de l'Arabie ; en contemplant la carte du monde nouveau, il reprend l'examen des principes qui dirigeaient le monde ancien ¹.

Souvent, il est vrai, le voyageur qui revenait avec une pensée qu'il croyait originale l'avait déjà dans ses bagages, au moment de son départ : mais il ne se trompait pas, en la tenant pour efficace. Car lorsqu'il la ramenait à Amsterdam, à Londres, à Paris, elle était enorgueillie d'elle-même, parée de hardiesse, et douée du pouvoir qui lui manquait d'abord. Il est parfaitement exact d'affirmer que toutes les idées vitales, celle de propriété, celle de liberté, celle de justice, ont été remises en discussion par l'exemple du lointain. D'abord, parce qu'au lieu de réduire spontanément les différences à un archétype universel, on a constaté l'existence du particulier, de l'irréductible, de l'individuel. Ensuite, parce qu'aux opinions reçues, on peut opposer des faits d'expérience, mis sans peine à la portée des penseurs. Aux preuves dont on avait besoin quand on voulait contredire tel ou tel dogme, telle ou telle croyance chrétienne, et qu'il fallait aller chercher péniblement dans les réserves de l'antiquité, vinrent s'ajouter des preuves nouvelles, fraîches et brillantes : les voici rapportées par les voyageurs, et désormais sous la main. Pierre Bayle invoque à maintes reprises ces témoignages que garantissent des autorités récentes. « M. Bernier nous assure dans sa curieuse relation des États

¹ *Essai upon Heroick Virtue*. Dans les *Miscellanea* de 1690.

du Grand Mogol... » — « Les voyages de M. Tavernier nous apprennent... » — « Les relations de Chine nous apprennent... » — « Voyez la relation du Japon par la Compagnie hollandaise... » — A propos du charivari qu'on fait pour délivrer la lune : « Les Perses pratiquent encore cette ridicule cérémonie, au rapport de Pietro della Valle. Elle est aussi en usage dans le royaume de Tunquin, où l'on s'imagine que la lune se bat alors contre un dragon : voyez la nouvelle Relation de M. Tavernier. » — « La remarque que je viens de faire sur l'étendue de l'impudicité parmi les chrétiens me fait souvenir d'avoir lu dans la Relation de M. Rycaut... La Relation de M. Rycaut a fait trop de bruit pour ne pas vous être connue... » — Et quand il veut montrer — point capital — que l'existence de Dieu n'est pas assurée par le consentement uni versel, voici l'argument que lui fournit le voyage, docile à son appel : « Que me répondrez-vous si je vous objecte les peuples athées dont Strabon parle, et ceux que les voyageurs modernes ont découverts en Afrique et en Amérique ¹ ? »

De toutes les leçons que donne l'espace, la plus neuve peut-être fut celle de la relativité. La perspective changea. Des concepts qui paraissaient transcendants ne firent plus que dépendre de la diversité des lieux ; des pratiques fondées en raison ne furent plus que coutumières ; et inversement, des habitudes qu'on tenait pour extravagantes semblèrent logiques, une fois expliquées par leur origine et par leur milieu. Nous laissons croître nos cheveux, et nous nous rasons la barbe tout unie ; les Turcs se rasent les cheveux, et laissent croître leur barbe. La main droite est chez nous le côté honorable, chez les Turcs c'est la main gauche : contrariétés qu'il ne faut pas juger, mais accepter telles qu'elles sont. Les Siamois tournent le dos aux femmes, quand elles passent ; ils pensent leur montrer du respect en ne jetant pas la vue sur elles. Nous pensons différemment ; mais qui a raison ? qui a tort ? Quand les Chinois jugent de nos mœurs selon les idées particulières qu'ils se sont formées depuis quatre mille ans, peu s'en faut qu'ils ne nous regardent comme des barbares ; et quand nous jugeons des mœurs chinoises, nous les trouvons bizarres et folles. Le Père Le Comte, de la Compagnie de Jésus, qui s'exprime ainsi dans son livre *Des cérémonies de la Chine*, en tire cette conclusion philosophique : « Nous nous trompons également, parce que les préventions de l'enfance nous empêchent de considérer que la plupart des actions humaines sont indifférentes d'elles-mêmes, et ne signifient proprement que ce qu'il a plu aux peuples d'y attacher dans leur première institution. » On va loin avec de telles maximes ; on va droit à l'idée de la relativité universelle. « Il n'y a rien, dit Bernier, que ne puisse l'opinion, la prévention, la coutume, l'espérance, le point d'honneur, etc. » — « Le climat, dit Chardin, le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes... » et il ajoute : « Le doute est le commencement de la science ; qui ne doute de rien n'examine rien ; qui n'examine rien ne découvre rien ; qui ne découvre rien est aveugle et demeure aveugle. » En lisant ces phrases si chargées de sens, nous

¹ *Pensées sur la Comète*, 1683, ch. XIV, LXXIII, LXXXIX, CXXIX, CLXV ; et *passim*.

comprenons la remarque de La Bruyère, dans son chapitre *Des Esprits forts* : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restait : ils voient de jour en jour un nouveau culte, diverses moeurs, diverses cérémonies... »

Ils arrivèrent, ces Étrangers-Symboles ; ils arrivèrent avec leurs coutumes, leurs lois, leurs valeurs originales ; ils s'imposèrent à la conscience d'une Europe qui était avide de les interroger sur leur histoire et sur leur religion. Ils donnèrent les réponses qu'on leur demandait ; chacun la sienne.

L'Américain était embarrassant. Perdu dans son continent si tard découvert, il n'était fils ni de Sem, ni de Cham, ni de Japhet : de qui pouvait-il bien être le fils ? Les païens nés avant l'incarnation du Christ avaient du moins leur part du péché originel, puisqu'ils descendaient tous d'Adam : mais les Américains ? Et par quel mystère encore avaient-ils échappé au déluge universel ? — Ce n'est pas tout. Les Américains n'étaient que des sauvages, comme chacun sait : quand on voulait s'imaginer ce qu'étaient les humains avant l'invention de la société, on les prenait pour modèles, vague horde de gens qui allaient tout nus. Mais voici qu'un soupçon s'affirmait : un sauvage était-il nécessairement une créature inférieure et méprisable ? n'y avait-il pas des sauvages heureux ?

Comme les cartographes anciens dessinaient, sur les continents, des plantes, des animaux et des hommes : sur la carte intellectuelle du monde marquons la place et l'importance du Bon Sauvage. Non pas que le personnage soit nouveau ; mais c'est vers le temps que nous étudions, entre l'un et l'autre siècle, qu'il prend définitivement sa forme et qu'il devient agressif. Déjà toute une préparation s'était opérée ; des missionnaires des différents ordres, louant en lui des mérites qui devaient le rehausser, ne s'étaient guère souciés de savoir si les vertus qu'ils prônaient étaient ou n'étaient pas chrétiennes. Imprudents dans leur zèle, ils vantaient une simplicité que les sauvages tenaient de la nature, disaient-ils ; une bonté, une générosité, qu'on ne trouvait pas toujours chez les Européens. Quand ces idées eurent bien mûri, alors se produisit, ainsi qu'il arrive, un homme qui n'eut plus qu'à les présenter avec verve, avec violence, et aussi avec talent : cette dernière condition est la plus nécessaire. Ce fut un baron de Lahontan, esprit rebelle ; fourvoyé dans les armées du Roi, il aborda, en 1683, aux rives de Québec. Il pensa d'abord faire carrière au Canada, car il n'était ni sot ni lâche ; comme lieutenant, ensuite comme capitaine, il prit part aux expéditions contre les Iroquois ; mais indiscipliné, aigri, de déboire en déboire il déserta, et revint traîner en Europe une existence manquée. Or quand il publia, en 1703, ses *Voyages*, ses *Mémoires* et ses *Dialogues*, il laissa un monument plus durable sans doute qu'il ne pensait lui-même, bien qu'il ne se mépriât point.

Adario le sauvage discute avec Lahontan le civilisé ; et ce dernier a le mauvais rôle. A l'Évangile, Adario oppose triomphalement la religion naturelle. Aux lois européennes, qui ne cherchent à inspirer que la crainte du châtement, il oppose la morale naturelle. A la société, il oppose un

communisme primitif, qui assure en même temps justice et bonheur. Vive le Huron ! s'écrie-t-il. Il prend en pitié le pauvre civilisé, sans vertu, sans force, incapable de pourvoir à sa nourriture, à son logement ; dégénéré et moralement abêti ; masque de carnaval, avec son habit bleu, ses bas rouges, son chapeau noir, son plumet blanc, ses rubans verts ; mourant à toute heure, car il se tourmente sans cesse pour acquérir du bien et des honneurs qui ne laissent dans son âme que dégoût. Vigoureux, bon marcheur, bon chasseur, résistant à la fatigue et aux privations, que le sauvage est beau, qu'il est noble, en comparaison ! Son ignorance même est un privilège : ne sachant ni lire ni écrire, il s'épargne une foule de maux ; la science et les arts sont une source de corruption. Il obéit à sa bonne mère, la nature : et donc, il est heureux. Les civilisés sont les vrais barbares : que l'exemple des sauvages leur apprenne à retrouver la liberté et la dignité humaines.

A côté du Bon Sauvage, le Sage Égyptien revendique sa place : mais il n'est pas encore tout à fait formé, il va se formant.

Il va se formant par un travail de mosaïque : pierres d'Hérodote et de Strabon, toujours reprises et jamais usées ; éloges apportées par les chronologistes ¹ qui tendent à déposséder l'Hébreu de sa gloire sacrée pour la conférer à l'Égyptien ; récits des voyageurs. Ces derniers rappelaient que sur l'antique terre d'Égypte étaient nées la musique et la géométrie ; que dans le ciel d'Égypte, on avait pour la première fois marqué la place des constellations. On se souvient des admirables pages de Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*. Les Scythes et les Éthiopiens n'étaient que des barbares : il appartenait à l'Égypte de donner l'image d'une parfaite civilisation. C'était une nation grave et sérieuse, dont l'esprit solide, et constant, avait horreur de la nouveauté ; la gloire qu'on lui a donnée d'être la plus reconnaissante fait voir qu'elle était aussi la plus sociable. Non seulement elle avait fondé les lois, mais elle les observait, vertu plus rare. Elle jugeait les morts ; par la décision de ce tribunal suprême, elle séparait les bons d'avec les méchants, et réservait aux premiers l'honneur des grands tombeaux, tandis que les seconds étaient jetés à la voirie. Elle avait permis au Nil d'inonder son sol pour le fertiliser ; elle avait bâti les Pyramides.

Or, si Bossuet s'exaltait ainsi, c'est qu'il était nourri des souvenirs de l'antiquité ; et c'est encore qu'il avait lu, la plume à la main, le récit d'humbles Capucins missionnaires, qui avaient visité la Haute Égypte. Plein d'enthousiasme, il espérait, sur leur foi, qu'on ressusciterait un jour la belle Thèbes aux cent portes. Une telle entreprise n'était-elle pas digne du Grand-Roi ? « Si nos voyageurs avaient pénétré jusqu'au lieu où cette ville était bâtie, ils auraient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Égyptiens étaient faits pour tenir contre le temps... Maintenant que le nom du Roi pénètre aux parties du monde les

¹ Voir plus loin, Première Partie, chap. II.

plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne serait-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Égypte ? »

Mais ce qu'il n'admettait pas, c'est qu'on cherchât, là-bas, une philosophie à la fois très antique et nouvelle. Il y avait un esprit inventif et bizarre, — un aventurier du nom de Giovanni Paolo Marana, Génois qui avait eu maille à partir avec Gênes, et qui était venu se mettre au service de Louis XIV, non point d'une façon désintéressée. Entre autres imaginations, il publia l'année 1696 un étrange roman, les *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire, sur plusieurs matières de morale et d'érudition*. Ce roman met en scène un vieillard de quatre-vingt-dix ans, plus rose et plus frais qu'une jeune fille. D'où vient cette fraîcheur préservée ? C'est qu'il a longtemps vécu en Égypte : en Égypte, on apprend à connaître le secret des élixirs qui prolongent la vie. On y apprend surtout la vraie philosophie, qui n'a rien de chrétien... Dans le même roman paraît encore un jeune Égyptien, qui est toute vertu, toute science, et qui est capable d'improviser des développements admirables sur les sujets les plus difficiles. Telle est la vertu de cette terre païenne et cependant bénie.

Laissons passer les années : les figures se feront plus précises, plus riches ; le décor s'organisera, sistres, papyrus, ibis et lotus ; et nous aurons enfin le Sage Égyptien, le *Séthos* de l'abbé Terrasson, qui fera les délices du XVIII^e siècle. Séthos ne sera pas un héros, mais un philosophe ; non pas un roi, mais un conservateur ; non pas un chrétien, mais un initié aux mystères d'Éléusis : modèle des gouvernants, et de tous les hommes.

L'Arabe mahométan ne semblait pas destiné à la même fortune ; car Mahomet en entendait de dures : fourbe ; vil imposteur ; barbare qui avait mis la terre à feu et à sang ; fléau du ciel. Mais ici, les savants vinrent ajouter leur effort à celui des voyageurs ; ce sont eux qui explorent la durée. A mieux connaître la civilisation orientale s'appliquèrent M. d'Herbelot, et M. Galland son élève et successeur, professeur au Collège royal ; M. Pococke, professeur pour l'Arabie à l'Université d'Oxford ; M. Reland, professeur de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht ; M. Ockley, professeur d'arabe à l'Université de Cambridge. Ils lurent les textes originaux ; et dès lors, ils virent l'Arabe avec des yeux nouveaux.

Ils firent observer, ces savants hommes, qu'une foule immense n'aurait pas suivi Mahomet, si celui-ci n'avait été qu'un visionnaire et qu'un épileptique ; jamais une religion qu'on dépeint comme grossière et misérable n'aurait pu vivre et progresser. Mais si, au lieu de répéter les plus fausses légendes, on interroge les Arabes, on s'aperçoit que Mahomet et ses sectateurs, par les dons du cœur et de l'esprit, n'étaient pas inférieurs aux héros fameux des autres peuples. Quel mal les Gentils n'ont-ils pas dit de la religion chrétienne ? Quelles absurdités n'ont-ils pas proférées sur son compte ? Il en va toujours ainsi, quand on juge les choses du dehors. On a réfuté des

propositions que les Mahométans n'avaient pas soutenues, des erreurs qu'ils n'avaient pas commises : ce triomphe était trop facile. En vérité, leur religion était parfaitement cohérente, et noble, et belle ; allons plus loin : leur civilisation était admirable ; après que la barbarie eut recouvert le monde, qui a maintenu les droits de la pensée et de la culture ? Les Arabes...

L'évolution qui va de la défaveur à la sympathie s'est accomplie dans un court espace d'années. En 1708 elle est achevée ; c'est la date où Simon Ockley exprime soit une vérité, soit une illusion qui, deux cents ans plus tard, paraîtra encore digne d'être discutée : il conteste que l'Occident l'emporte sur l'Orient. Car l'Orient n'a pas vu naître moins de génies ; et l'existence est plus heureuse, en Orient. « Pour ce qui regarde la crainte de Dieu, la discipline des appétits, la prudente économie de la vie, la décence et la modération dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances ; pour ce qui est de tous ces points (les plus importants, après tout) : si l'Ouest a ajouté quelque progrès que ce soit, si petit qu'il soit, à la sagesse de l'Est, je dois avouer que je me trompe singulièrement. » Ces idées cheminent ; elles parviennent jusqu'à un Français, le comte de Boulainvilliers, qui, rendant grâce à Herbelot, à Pococke, à Reland, à Ockley, écrit dans l'ombre une *Vie de Mahomet*, où la transformation achève de s'opérer : chaque nation possède une sagesse qui lui est particulière ; Mahomet figure la sagesse des Arabes, comme le Christ a figuré celle des Juifs.

Le témoin railleur de nos manies, de nos défauts, et de nos vices ; l'étranger qui se promène dans les rues de nos villes, observant et critiquant ; le personnage qui amuse et désoblige à la fois, chargé de rappeler à une nation fière d'elle-même qu'elle ne tient ni toute la vérité, ni toute la perfection ; indispensable sans doute à la littérature européenne puisqu'elle l'adopte comme un de ses types favoris, et le fait servir cent fois avant de se lasser de lui, quel pays allait le fournir, la Turquie ou la Perse ?

La Turquie parut l'emporter ; une de ses faces était tournée vers l'Europe, on la connaissait mieux ; un Anglais, secrétaire d'un ambassadeur, Sir Paul Rycaut, l'avait décrite avec tant de vie, qu'à partir de 1666 son livre était devenu un des classiques du voyage, et d'édition en édition se trouvait entre toutes les mains ; beaucoup d'autres récits avaient suivi le sien. Ce même Marana qui fut curieux de l'Égypte, exploita la Turquie : il commença de faire paraître, en 1684, un *Espion du Grand Seigneur* qui eut une prodigieuse fortune, et fonda une famille presque innombrable d'enfants et de petits-enfants. L'espion Mamut, qui se faisait appeler Tite de Moldavie, était assez mal fait, laid de visage et taciturne discret, modeste, il passait inobservé, et vécut quarante-cinq ans dans Paris sans attirer l'attention ; le jour, il circulait ; le soir, il rentrait dans sa chambre, et écrivait au Divan de Constantinople, son maître ; ou bien à Haznabardassy, chef et garde du trésor de sa Haute-Égypte ; ou bien à l'aga des janissaires ; ou bien à Mehemet, page eunuque de la Sultane mère ; ou bien à l'invincible vizir Azem. Ses lettres étaient pleines d'irrespect,

soit pour les choses de la politique, soit pour celles de la guerre, soit pour celles de l'Église ; il se moquait de tout.

Mais le Persan prit sa revanche ; et la victoire finit par lui rester. Pour deux raisons, sans doute. D'abord il n'existe guère de voyages plus passionnants à lire, malgré leur manière lente, que ceux de Chardin. Ce bijoutier, fils de bijoutier, qui se rendit en Perse pour y vendre ses montres, ses bracelets, ses colliers et ses bagues ; ce protestant auquel la Révocation de l'Édit de Nantes interdisait la France, avait naturellement l'âme exotique. Il connaissait Ispahan mieux que Paris ; et surtout, il l'aimait mieux. De sorte qu'à le lire, le plus borné des lecteurs dut comprendre qu'il y avait là-bas, très loin, en Asie, des êtres humains qui n'étaient inférieurs à lui en aucune façon, et dont pourtant la vie différait profondément de la sienne ; à la notion de supériorité, qui lui était familière, il fallut qu'il substituât celle de différence : quel changement psychologique ! En Perse, tout est autre : les repas que l'on prend au cours de la route, les remèdes qu'applique à sa manière un médecin du cru, le caravansérail où l'on s'arrête pour dormir ; tout est autre, les vêtements, les fêtes, les deuils ; la religion, la justice, la loi. Or ces Persans ne sont pas des barbares : ils sont au contraire extrêmement raffinés ; civilisés presque trop, et un peu las de l'être depuis si longtemps. Chardin souligne l'existence et la légitimité de cet « autre monde » ; il a instruit ses lecteurs « de tout ce qui pouvait mériter la curiosité de notre Europe, touchant un pays que nous pouvons appeler un autre monde, soit pour la distance des lieux, soit pour la différence des moeurs et des maximes ¹... »

La seconde raison qui permit au Persan d'évincer le Turc est si claire, qu'il suffit de la mentionner : après des brouillons, des esquisses, il se rencontra, pour exploiter une matière désormais prête, non plus un homme de talent, mais un homme de génie qui s'appelait Montesquieu.

Peu s'en fallut que le Siamois ne vînt s'ajouter à cette troupe bariolée. Au Siam, Louis XIV voulait installer le commerce français, et répandre la vraie foi. On amorça des échanges : en 1684, les Parisiens virent arriver des mandarins siamois, grande merveille ; en 1685, une mission française se rendit au Siam ; en 1686, une nouvelle mission siamoise vint en France ; en 1687, une seconde mission française renouvela la tentative. Alors parurent des relations écrites par les savants ecclésiastiques et par les diplomates mêlés à l'affaire. D'où la curiosité du public. D'où, par un mécanisme psychologique qui ne change pas, l'image embellie des Siamois, pieux, sages, éclairés. Par exemple, on raconte que lorsqu'on a proposé au Roi de Siam de se convertir, il a répondu que si la Providence divine avait voulu qu'une seule religion régnât sur le monde, rien ne lui aurait été plus facile que d'exécuter ce dessein ; mais puisque Dieu avait toléré une foule de religions dissemblables, on devait conclure qu'il préférerait être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures le louant chacune à sa manière. En rapportant ces propos, on

¹ Préface du *Journal du Voyage du chevalier Chardin en Perse*, 1686.

s'émerveille : eh quoi ! ce prince de Siam, qui pourtant ignore les sciences de l'Europe, a exposé avec une force et une netteté remarquables la raison la plus plausible de la philosophie païenne contre la seule vraie religion !... Les conclusions qu'on tire de tout cela tournent à l'hétérodoxie. Les Siamois souffrent toute sorte de religions, et leur Roi permet à des missionnaires chrétiens de prêcher librement dans leurs villes : les Européens sont-ils aussi larges, aussi tolérants ? Et que diraient-ils, si les Talapoins, c'est le nom des prêtres de là-bas, s'avisait de venir en France pour y prêcher leur foi ? — Les Siamois ont une religion parfaitement ridicule ; ils adorent un Dieu extravagant qui s'appelle Sommonokhodom ; et cependant, leurs mœurs sont pures et même austères ; un chrétien n'a rien à redire à la conduite de leur vie. Morale et religion ne sont donc pas nécessairement liées ?

Une révolution de palais vint contrarier les desseins de l'ambassade française ; le Roi de Siam ne se convertit pas, l'entreprise fut abandonnée ; les Talapoins furent éclipsés par le Philosophe chinois.

Car dans cette géographie des idées, aucun pays ne compte autant que la Chine.

Parce qu'ils avaient les plus vastes ambitions, et qu'ils espéraient, atténuant les différences, glissant sur les oppositions, amener à la foi chrétienne, qui sait ? la masse énorme de l'Asie, les vaillants et savants Jésuites qui avaient su conquérir à Pékin l'estime de l'Empereur essayaient de montrer la philosophie chinoise si voisine du Catholicisme qu'on pouvait les assimiler l'une à l'autre, avec un peu de bonne volonté. D'après eux, Confucius, qui avait façonné l'âme de son pays, professait une doctrine où l'on sentait à tout instant passer des souffles divins ; il estimait que la nature humaine était venue du Ciel très pure et très parfaite, qu'elle s'était pervertie dans la suite, et qu'il fallait maintenant lui rendre sa première beauté : par conséquent, les Chinois ses disciples devaient obéir à Dieu, se conformer à ses volontés, aimer leur prochain comme eux-mêmes. En lisant les préceptes de ce Confucius, on croyait trouver un docteur de la nouvelle foi, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de l'état de nature ; un saint Paul avant la lettre, un saint Paul chinois. C'est sans doute que la Chine avait puisé dans leur source les principes de la vérité ; les enfants de Noé, qui se répandirent dans l'Asie orientale, avaient apporté avec eux les semences que Confucius ne fit que cultiver. Né 478 ans avant le Christ, il disait souvent, tel un prophète : Dans l'Occident se trouve le véritable saint. Soixante-cinq ans après la naissance du Christ, l'Empereur Mimiti, interprétant cette parole du Maître, et sollicité par un songe, envoya vers l'Occident des ambassadeurs, avec ordre de continuer leur voyage jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le saint. En ce temps-là, saint Thomas prêchait dans les Indes la foi chrétienne ; et si ces mandarins s'étaient acquittés de leur mission, au lieu de s'arrêter dans la première île à cause du danger de la mer, peut-être la Chine aurait-elle fait partie de l'Église romaine...

De même, si les Jésuites avaient réussi dans leur effort d'assimilation, peut-être l'Europe n'aurait-elle pas perçu le caractère irréductible de cet Extrême-Orient qui s'imposait à ses regards. Ils tentèrent en 1687 leur suprême effort : ils publièrent alors leur grand ouvrage, *Confucius, Sinarum Philosophus*, livre qui intéressait moins la science que la doctrine, moins les faits que l'interprétation des faits, puisqu'il était destiné avant tout aux jeunes missionnaires : pêcheurs d'hommes, qui, mieux instruits des ressemblances possibles, en deviendraient plus capables de prendre les âmes dans leurs filets ; soldats du Christ, ainsi munis d'armes appropriées à leurs nouveaux combats.

Mais ils échouèrent ; et l'année 1700 marqua la date où il apparut qu'il était impossible de faire entrer dans les cadres anciens les nouveautés qu'apportait la connaissance de l'Orient. La querelle des Cérémonies chinoises éclaira, précisa deux attitudes mentales, et obligea de choisir. Elle était aussi vieille que les premières missions à la Chine, les ordres rivaux n'ayant jamais cessé de reprocher aux Jésuites leur indulgence, leur parti pris, leur tendance à l'accommodation. Mais lorsque ces ordres virent le succès des Pères, et qu'ils finirent par assimiler les Chinois à des presque chrétiens, à des chrétiens, ils protestèrent avec tant de vigueur qu'ils portèrent la question non seulement devant les autorités, mais devant le grand public : on sait la virulence que prennent les débats théologiques, lorsqu'ils passent dans un tel milieu. Ne vous y trompez point, disaient-ils, les Jésuites vous abusent. Les Chinois sont idolâtres ; les Chinois adorent leurs ancêtres, les Chinois adorent Confucius. Les Jésuites de la Chine permettent à leurs néophytes de se prosterner devant l'idole de Chinhoam, d'honorer leurs défunts avec des cérémonies pleines de superstition, de sacrifier à leur docteur Cun-fu-zu ; ils leur cachent le mystère de la Croix du Sauveur ; ils ne leur administrent pas l'Extrême-Onction ; ils négligent les cérémonies du baptême. Et ce disant, MM. des Missions étrangères déférèrent les écrits du Père Le Comte et du Père Le Gobien, qu'ils accusaient principalement de trahir la foi chrétienne, à la Sorbonne et à Rome.

Le combat fut acharné. Rome décida d'envoyer à la Chine un légat, pour procéder à une nouvelle enquête ; mais, sans attendre, la Sorbonne condamna les Jésuites. Impossible, désormais, de réduire l'inconnu au connu, la religion chinoise au Catholicisme, et la Chine à la Chrétienté. Il fallait admettre l'existence d'un être irréductible, dont on ne pouvait nier ni l'étrangeté, ni la grandeur.

Les libertins de toute espèce avaient pour la Chine le goût le plus décidé :

Vossius apportait un traité de la Chine

Où cette nation paraît plus que divine.

Il y disait que les Chinois ne reconnaissent pour nobles que les gens de lettres ; qu'ils ne conservent la mémoire que de leurs princes justes et pacifiques ; que les conseillers et les favoris de l'Empereur, tous philosophes, reprennent le maître avec autant de liberté que les prophètes reprenaient autrefois les rois de la Judée : sinon, ils encourent la censure et l'indignation

du peuple. La Mothe Le Vayer, dit-on, avait de la peine à se retenir de s'écrier : *Sancte Confuci, ora pro nobis* : et ce, avant d'avoir lu les ouvrages du philosophe chinois. Quand ils le connurent mieux, qu'ils assistèrent à la querelle des cérémonies et que deux choses apparurent clairement, la première, que la civilisation chinoise était admirable, et la seconde, qu'elle était foncièrement païenne : pour les esprits forts, quelle aubaine à exploiter ! En politique :

Les Chinois sont privés de la Révélation ; ils donnent à la puissance de la matière tous les effets que nous attribuons à la nature spirituelle, dont ils rejettent l'existence et la possibilité. Ils sont aveugles, et peut-être opiniâtres.

Mais ils sont tels depuis quatre à cinq mille ans ; et leur ignorance, ou entêtement, n'a privé leur état politique d'aucun de ces merveilleux avantages que l'homme raisonnable espère, et doit tirer naturellement de la société : commodité, abondance, pratique des arts nécessaires, études, tranquillité, sûreté¹.

En religion :

Il y a lieu de s'étonner qu'entre les diverses religions du monde, il ait pu s'en trouver une seule qui, sans le secours de la Révélation, rejetant également les systèmes merveilleux et les fantômes de la superstition et de la terreur, que l'on prétend être de si grande utilité pour la conduite des hommes, ne se soit établie que sur le devoir naturel².

Les Chinois sont des athées ; non pas d'un athéisme négatif, comme celui des sauvages de l'Amérique, mais d'un athéisme positif, délibéré, voulu : et ils n'en sont pas moins sages et vertueux. Ils sont pieux — et spinozistes :

Autant que je puis juger des sentiments des lettrés de la Chine par les relations que nous en donnent les voyageurs, et surtout le Père Gobien dans son Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, il me semble qu'ils conviennent tous avec Spinoza qu'il n'y a point d'autre substance dans l'univers que la matière à laquelle Spinoza donne le nom de Dieu, et Straton celui de Nature³.

Plus encore que le Bon Sauvage, que le Sage Égyptien, que l'Arabe Mahométan, que le Turc ou le Persan railleurs, le Philosophe Chinois enchante ceux qui appellent et qui hâtent la venue d'un ordre nouveau.

Les voyageurs d'Europe ont en général une curiosité paisible ; les voyageurs d'Amérique, d'Afrique ou d'Asie, poussés par le goût de l'aventure, par la cupidité, par la foi, sont plus passionnés ; les voyageurs dans l'irréel vont jusqu'à la fureur.

¹ Boulainvilliers, *La Vie de Mohammed*, 1730, pp. 180 -181. [css : ?]

² Boulainvilliers, *Réfutation des erreurs de Spinoza*, 1731, p. 303.

³ Collins, *Lettre à Dodwell sur l'immortalité de l'âme*, 1709. Trad. française, Londres, 1769, p. 289.

Ils sont nombreux, nous n'avons que l'embarras du choix. Suivrons-nous Jacques Sadeur dans la Terre australe, où il séjourna durant trente-cinq ans et plus ? suivrons-nous le capitaine Siden chez les Sevarambes ? ferons-nous connaissance avec l'île de Caléjava, où tous les hommes sont raisonnables ? avec l'île de Naudeley, modèle de bonnes moeurs ? avec le puissant royaume de Krinke Kesmes ? Nous délecterons-nous au récit des aventures de Jacques Massé ? Ce ne sont pas des oeuvres d'art que ces récits imaginaires ; les héros qu'ils nous présentent sont de redoutables bavards, qui ne reculent jamais devant un long discours, devant une lourde digression ; leur style est sans ailes. Infatués d'eux-mêmes, ils ne nous épargnent ni l'étalage de leurs connaissances, ni l'analyse détaillée de leurs vertus. Les auteurs, pour la plupart des errants, des transfuges, sont heureux d'exposer dans leurs livres les sentiments qui leur ont valu la réprobation de leur caste ; les autres, bourgeois de tranquille apparence, épanchent leurs rêves refoulés.

La recette est toujours la même : on commence par l'histoire d'un manuscrit, transmis ou retrouvé miraculeusement : d'où vient que cette fiction n'a jamais cessé de séduire les écrivains, et qu'ils la reprennent effrontément les uns après les autres, comme si elle était toujours fraîche ? — Le manuscrit raconte l'épopée d'un héros aventureux, qui a couru des périls de mer, et qui, ayant fait naufrage, a pris pied sur une terre inconnue, de préférence australe. Ici commence l'essentiel : l'abondante description d'un pays dont les géographes n'avaient pas idée. On entasse des souvenirs empruntés aux Utopies, aux expéditions lointaines ; on ajoute des traits saugrenus, et volontiers des gaudrioles : ainsi Jacques Sadeur est hermaphrodite ; heureusement pour lui, car le pays où il aborde est peuplé d'hermaphrodites, qui prennent pour des monstres ceux qui n'ont qu'un seul sexe, et les tuent. Mais de telles gentillesses ne sont qu'accessoires. Le vrai jeu consiste à se transporter dans une terre imaginaire, et à prendre en examen l'état religieux, politique, social, du vieux continent ; à montrer que le Christianisme en général, et le Catholicisme en particulier, sont absurdes et barbares ; que les gouvernements en général, et la monarchie en particulier, sont iniques et détestables ; que la société est à refaire de fond en comble. Quand cette démonstration est achevée, le héros du voyage fictif n'a plus qu'à regagner l'Europe pour y mourir.

Ce qui frappe dans ces romans, c'est une volonté continue de détruire. Pas une tradition qui ne soit contestée, pas une idée familière qui soit admise, pas une autorité qu'on laisse subsister. On démolit toutes les institutions ; on contredit à coeur joie. De sages vieillards apparaissent à point nommé pour remplacer par leurs sermons laïques les ministres du culte ; ils vantent les républiques incorruptibles, les oligarchies tolérantes, la paix qui s'obtient par la persuasion, la religion sans prêtres et sans églises, le travail allégé qui devient un plaisir ; ils prônent la sagesse qui règne sur leurs terres, sur leurs terres admirables qui ont perdu la notion du péché. Ils dogmatisent, contre les dogmes. Là-dessus, un saut d'imagination ramène dans l'aventure, une obscénité ragaillardit le lecteur : du moins l'auteur le pense. Puis il recommence à montrer comment notre vie quotidienne est fatiguée, usée,

déraisonnable, triste ; et à peindre les jours heureux que l'on mène dans ces pays qui n'existent pas.

Ce qui frappe encore, c'est le triomphe de l'esprit géométrique. Tout régler au cordeau, tout ordonner suivant le nombre et la mesure : ce désir poursuit les auteurs, persiste jusque dans leurs rêves et dans leurs folies. Redoutable, inflexible, est cette tendance égalisatrice. Elle s'applique à toutes les manifestations de la vie, même au langage, qui ne doit rien avoir d'empirique, qui doit être entièrement rationnel. Elle s'applique aux habitations : des « Sézains » ; dans chaque sézain, seize quartiers ; dans chaque quartier, vingt-cinq maisons ; dans ces maisons, quatre chambres, qui contiennent chacune quatre hommes : voilà un pays bien organisé. Des rues régulières, de grands bâtiments carrés tous d'une même façon : voilà une ville bien construite. Des jardins parfaitement carrés, où les arbres sont rangés suivant qu'ils portent des fruits plus ou moins utiles et agréables : quels beaux jardins ! Avec des chiffres on prouve tout, même l'impossibilité de la résurrection des corps. Supposez un pays qui a 41 600 villages ; chaque village comprend 22 familles, et chaque famille 9 personnes : total : 38 230 000 habitants, que représentent 10 400 000 pieds cubiques de chair. Cette masse se renouvelle tous les soixante ans ; au bout de dix mille ans, calculez ce qu'elle deviendrait : elle formerait un monceau incomparablement plus grand que la terre ; et donc, la résurrection des corps est impossible. — Les montagnes, dans l'inégalité qu'elles présentent aux regards, sont irritantes : aussi les Australiens n'ont-ils pas hésité, ils les ont aplanies.

Quand on s'est enivré de cet esprit-là, et qu'on se réveille devant le concret, on souffre. Ou plutôt on soumet le concret lui-même, bon gré mal gré, à une transformation géométrique. On dit que la venue du Christ, parce qu'elle embarrasse la raison, n'est pas vraie ; que la Bible, parce qu'elle n'est pas claire, est fautive ; et que la seule sagesse consiste à n'admettre que l'évident. Celui de tous les utopistes qui a davantage pensé et cherché, Tyssot de Patot, l'auteur des *Voyages et Aventures de Jacques Massé* (1710), écrit dans ses *Lettres* : « Il y a tant d'années que je me promène dans les chemins vastes et éclairés de la géométrie, que je ne souffre qu'avec peine les sentiers étroits et ténébreux de la religion... Je veux de l'évidence ou de la possibilité partout ¹. »

Ce sont des livres où l'on rencontre beaucoup de sottises, dans beaucoup de bric-à-brac ; où attendent des idées mal dégrossies, mais violentes ; des sentiments gauchement exprimés, mais puissants. Ils présagent non seulement Swift, Voltaire, Rousseau : mais l'esprit jacobin ; mais Robespierre.

Voyager : ce ne fut pas encore chercher d'éblouissantes images, promener sous des cieux divers une sensibilité avide de saisir ses propres altérations. Ce fut, du moins, comparer les mœurs, les principes, les philosophies, les

¹ Tyssot de Patot, *Lettres choisies*, 1727, L. 67

religions ; arriver au sens du relatif ; opposer ; douter. Parmi ceux qui coururent le monde pour rapporter chez eux de l'inconnu, il y eut plus d'un libertin.

Lire les récits de voyages, ce fut s'évader ; ce fut passer de la stabilité d'esprit au mouvement. Que d'idées, timides ou paresseuses, furent excitées par la connaissance de l'empire de la Chine ou du royaume du Grand Mogol ! En voyant ces dogmes contradictoires, dont chacun prétendait traduire la seule et unique vérité ; en considérant ces civilisations dissemblables, dont chacune revendiquait la seule et unique perfection, comme on apprit à ne plus croire ! -
» Ceux-là sont aveugles et sans expérience, qui s'imaginent que l'Europe est un pays plein, qui n'a nul besoin de ses voisins... Il n'est point de doute que, si elle pouvait communiquer avec les Australiens, elle ne fût tout autre qu'elle n'est maintenant ¹. »

Elle n'a pas communiqué avec les Australiens ; mais parmi tous les pays qui la sollicitèrent, elle a communiqué de préférence avec l'Orient. Un Orient qui, tout déformé par elle, n'en conservait pas moins assez de force originale pour représenter une valeur non chrétienne, une masse d'humanité qui avait construit à part sa morale, sa vérité, et son bonheur.

Ce fut une des raisons pour lesquelles la conscience de la vieille Europe se troubla, et, voulant être bouleversée, le fut.

*

* *

¹ Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue*, 1676, chap. XI.